

Je m'appelle Priscilla Bernard, j'ai 38 ans, et cette année, c'est à moi que revient l'honneur de témoigner de mon parcours, dans le cadre de l'organisation de *La Strasbourgeoise*.

Je suis suivie à l'ICANS pour un cancer du sein qui a été diagnostiqué en janvier 2023. J'ai découvert la présence d'une "boule" dans ma poitrine par hasard, et j'ai rapidement consulté mon médecin généraliste, parce qu'une masse dans la poitrine, cela ne me paraissait pas anodin ; c'est un signe d'alerte que j'ai pris au sérieux. Le radiologue qui a procédé à l'échographie était plutôt rassurant : une masse régulière, vraisemblablement bénigne, voici ce qui était observable. À mon âge, nous pouvions envisager une surveillance échographique régulière... à moins que je ne veuille me rassurer en poussant les examens plus avant, avec une biopsie.

Je ne sais vraiment pourquoi, mais j'avais cette sensation que cela ne pouvait pas être aussi simple, et j'ai préféré obtenir une réponse sans équivoque. Il fallait lever le doute, savoir.

Dans une bande-dessinée, ce serait le moment d'ouvrir une double page avec « Dépistage » écrit en gros et qui déborde des cases.

Refuser l'incertitude, chercher à savoir, cela a été incroyablement important dans mon parcours. Je suis convaincue de l'importance de se faire dépister, de consulter pour une mammographie, une échographie, une biopsie, pour tout ce qui permet de savoir. Repérer les tumeurs le plus tôt possible, c'est débiter la prise en charge par les équipes soignantes sans délai. Savoir, c'est envisager de traiter, c'est déjà l'espoir d'aller mieux.

Les résultats "de la biopsie" ont montré la présence de cellules cancéreuses. Je me suis figée, le temps s'est suspendu, et pourtant, j'ai aussi la sensation de m'être instantanément et totalement engagée dans le combat qui débutait.

J'ai un cancer du sein. Je vais être soignée, et pour cela, il y a des médecins et des soignants, des techniques et des médicaments, des soins de support et d'accompagnement ; de mon côté, je dois tout faire pour que le traitement fonctionne : je dois y croire et y participer avec toute mon énergie. Depuis, l'objectif est là et je ne le quitte pas des yeux.

J'ai traversé les annonces successives et les différentes étapes du parcours de soin avec une confiance absolue dans les propositions des médecins. J'ai cherché à contribuer, comme je le pouvais, avec la ferme volonté d'aller vers le mieux. Je me suis battue aux côtés des équipes de soin, en croyant en l'amélioration de ma condition.

Pour cela, j'ai bougé. Je suis sortie tous les jours, presque, malgré le temps, malgré la fatigue, malgré les consultations ou les soins, malgré le vide. J'ai marché, j'ai couru, j'ai fait du rameur. Trente minutes, chaque jour. Une pause, une respiration, un moment à soi pour s'encourager à avancer, pour se sentir vivre, pour motiver la journée à venir. J'ai bougé, pour ne pas tomber. J'ai bougé, pour contribuer, pour avancer, avec les soignants, dans ce parcours difficile. J'ai bougé, pour encourager mon corps à résister, à se battre. Je me suis fatiguée pour endurer les traitements qui assomment et ralentissent.

Aujourd'hui, ces trente minutes me sont devenues nécessaires. Je continue le rameur, tous les jours ; je me suis inscrite dans un club de course à pieds, pour courir en groupe. Il n'y a pas de volonté de performer, ni de réaliser un exploit, seulement la volonté d'avancer.

Finalement, je perçois ces mois écoulés depuis la découverte de la maladie comme un assemblage d'états contraires, un condensé d'antithèses, de doutes et de confiance, de fatigue et d'endurance, de course en solitaire et de combat en équipage, de peur et d'espoir.

Je vous remercie de m'avoir écoutée.